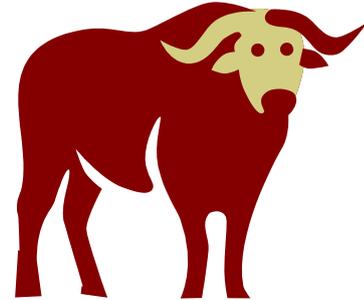




La fable du chef grenouille qui devint presque bœuf en chef



**« On va tous les rouler dans la farine ! »
... Tant et si bien qu'il s'y roula lui-même**

L'irréremédiable futur ex-secrétaire municipal était sans conteste une force de la nature, solide comme un chêne, fort comme un taureau, puissant comme un bœuf, malin comme un singe, talentueux, charmeur et d'une intelligence pratique évidente. C'était aussi, bien que sa fonction ne l'y invita point, un redoutable stratège « politique », dans toutes les acceptions du terme, intrigant et madré. Travailleur infatigable comme on en a rarement vu, ne mesurant ni son ardeur, ni sa peine, ni sa foi en son travail. Véritable hercule de foire, tous les jours de l'année, sans jamais de congé, le « notaire » ou le scribe des politiques se donnait à la chose publique. Peu de gens se sont comme lui consacrés à la tâche.

•

Une ambition dénuée de scrupule était pour l'homme son plus puissant alliage. Ignorant la honte, il était avant tout intéressé à concocter des manigances susceptibles de le hisser toujours plus haut sur l'échelle du pouvoir. Son ambition ne connaissait pas de borne. Assurance et arrogance étaient ses atouts.

La fin, fût-elle remarquable en ses achèvements, ne justifie jamais les moyens si ceux-ci sortent du cadre éthique et légaliste. Mais de cela, il n'en avait cure.

A force d'en faire tant et tant, s'identifiant à l'institution et au pouvoir qu'elle représente (« *Le pouvoir ? C'est moi !* »), le responsable administratif public ne se rendait plus très bien compte que la cité n'était ni sa chose ni son affaire, mais la ville des citoyens qui l'habitent – et des mandataires politiques qui les représentent et qui leur sont de ce fait obligés. Les premiers, comme le suppose toute démocratie de délégation, confiant la gestion de leur localité aux seconds, aux élus politiques, ce que le haut fonctionnaire n'était point. S'identifier à l'institution. Ah ! l'erreur funeste, l'inanité consternante, l'insignifiance risible et navrante.

Créant, imaginant et entreprenant sans cesse, se dépensant et dépensant sans compter les deniers de la communauté, la fin justifiant les moyens, dans une spi-

rale de stress infernal, écrivant abondamment et parlant davantage, durant ses douze dernières années de fonction, l'homme se déchaîna. Commandant, s'énervant, criant et humiliant chaque jour davantage. L'humiliation, la pire des blessures, que l'offensé ne pardonne pas. Menaçant et exigeant, il mena le personnel administratif – et politique ! – à la trique, convaincu que les cris et l'intimidation sont les deux soubassements d'une bonne organisation. Plus un seul ne lui résista. Il terrorisa. C'était se soumettre ou se démettre !

N'est-ce pas ainsi que l'on finit par former les meilleurs petits fonctionnaires (et éphémères personnels politiques) zélés, soumis à l'autorité, incapables de distinguer le bien du mal, suivant uniquement les consignes et cessant de penser ? Banalité du mal, dira Hannah Arendt, étudiant les fondements des systèmes totalitaires : « *C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal* ».

Ceux qui terrorisent les gens sont les plus stressés et les moins sûrs d'eux. Nous sommes notre propre punition.

Monopolisant les informations, le savoir, les relations et le pouvoir, le premier fonctionnaire de la cité savait désormais tout, faisait tout, contrôlait tout, décidait tout, goulûment, jusqu'à plus soif. Mais sa soif était inextinguible. Et les semaines, les mois et les années se passaient, parsemés d'innombrables crises d'hystérie.

Vite, il devint la terreur devant qui rien ni personne ne trouvait grâce.

L'entonnoir qu'il représentait dorénavant avait beau souvent s'engorger et forcément déborder d'inefficacité et de gâchis (le gâchis, cette répréhensible valeur négative, tant intellectuelle que morale), la déperdition d'énergie, la perte de temps, les retards, les erreurs, la pagaille et les désordres qui s'en suivent, pouvaient se multiplier, rien n'y fit : tout, tout, tout, du pipi de chat au pipi de cheval, tout passait par la chantepleure qu'il pensait être !

Ne faisant confiance à personne, attribuant simultanément, sans le dire, des tâches similaires à plusieurs collaborateurs afin de les mettre à leur insu en concurrence. Divisant pour régner, exigeant des comptes de tout un chacun, jouant avec les hommes comme on s'amuse des pions d'un jeu, plaçant ses favoris et écartant ceux qui résistaient, nommant et créant des créatures à son service afin d'en faire des obligés et des sujets, le personnage se vit maréchal alors qu'il n'était que machiavel.

Rusé comme un renard, roublard comme pas deux, habile comédien, cabot et manipulateur étincelant il était.

La liberté d'expression, cette liberté fondamentale, l'oxygène dont dépendent les autres libertés, il ne l'accordait guère. La délégation de pouvoir, la responsabilisation réelle des collaborateurs, il les permettait peu. La confiance et le partage avec les collègues, il s'en méfiait. Le respect des normes, des valeurs et des règles, il n'aimait pas non plus.

De ces petits il était, qui ne peuvent supporter l'éclosion de leurs collaborateurs amenés à les dépasser. Tout qui à ses yeux représentait le moindre risque de leadership dans le plus infime des domaines qui se puisse, il le brimait, l'émasculait, l'étouffait. Sa grande hantise était que d'autres ne le bernent ou ne le surpassent ! Pour s'en prémunir, il lançait à qui voulait l'entendre des phrases comme : « *On va les rouler dans la farine* ». Bien triste devise pour le premier

fonctionnaire d'une cité qui prétendait être de gauche. D'une gauche qui désormais le paie(ra) cher !

Le gaillard immature, bouffi d'égo et de suffisance, exorcisait sans plus aucun garde-fou ses peurs par le potentat, le népotisme, l'autocratie, la barbarie domestique, l'asservissement des petits et des faibles, sévissant abondamment dans une mignonne petite ville de province. Et plus d'un administré, peu au fait des coulisses et des moyens, admirait les exploits du bougre.

•

Mais tout se termine un jour. Et toujours si vite.

Malgré l'apparence de succès, prise du vertige de la folie du pouvoir, et bien qu'envieuse, s'étendant, s'enflant et se travaillant, la grenouille pécore ne devint jamais aussi grosse que le bœuf. Un jour, perdant pied et à bout de souffle, elle éclata ou se dégonfla, nul ne sait plus très bien. Piteusement.

Depuis, nombre de cadavres ont été sortis des placards de l'administration communale. Et beaucoup de casseroles lui pendent désormais à l'arrière-train.

La morale de l'histoire, chacun la tirera bien lui-même. Tel le bourgeois du célèbre fabuliste qui veut bâtir comme les grands seigneurs, le petit prince qui ambitionne d'avoir des ambassadeurs, le marquis qui rêve d'avoir des pages, nombre de petits chefs, parfois de bien modestes affaires, se fantasment maîtres, puissants, grands et importants. Faisant souvent plus de dégât que de bien.

Le post-scriptum de la morale est qu'il faut une force de caractère ou une inconscience considérable pour survivre à semblable égarement.

Et davantage encore pour vouloir revenir.

Walter De Kuyssche
1^{er} mars 2008